



Centre forestier de formation Lyss Bildungszentrum Wald Lyss

Fondation Ecole intercantonale de gardes forestiers Lyss
Stiftung Interkantonale Försterschule Lyss

Voyage d'étude en Suède de la classe alémanique du CEFOR, mai 2009

Comme chaque volée de futurs gardes, la classe alémanique qui terminera sa formation à fin septembre 2009 s'est envolée pour un voyage d'une semaine en terre étrangère. Cette année, le choix est tombé sur le Nord de la Suède dans la province de Norbotten et la région de Lulea et Kalix. Ce fut l'occasion de découvrir les vastes étendues forestières de la région boréale, la façon très ordonnée de les gérer par coupes rases et plantations ainsi que les diverses méthodes mécanisées de travail en forêt, que ce soit pour la préparation du sol, la plantation, les soins ou la récolte.



Il est toujours utile de confronter ses vues et convictions à ce que d'autres pratiquent. C'est ce qu'ont vécu les 13 candidats gardes et les deux accompagnants lors de leur voyage d'étude véritablement réussi en tous points. A peine arrivés à Lulea, nous avons été confrontés à un territoire recouvert à 98% de forêts et de cours d'eau, dont 60% environ sont gérés en tant que forêts productives. Le reste est plus ou moins laissé au libre cours de la nature ou exploité très extensivement.



Quelles essences découvre-t-on ? En première place, on note le pin sylvestre très dominant, puis l'épicéa, le bouleau pubescent et quelques rares trembles. En forêt de production, on favorise nettement le pin qui développe les meilleures qualités et vaut plus d'argent sur le marché. L' épicéa se cantonne plutôt dans les aires plus humides et marécageuses ; il est souvent accompagné de beaucoup de bouleaux. Si l'on n'intervenait pas systématiquement en faveur du pin, les bouleaux et les épicéas avanceraient inexorablement.



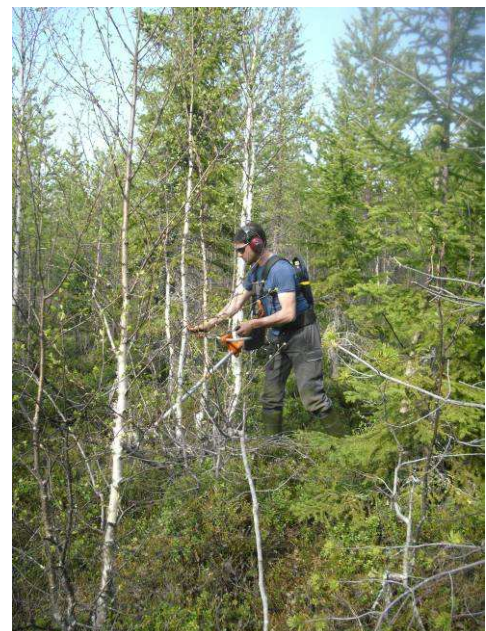
Les biotopes de l'aire boréale se caractérisent par un sol souvent gorgé d'eau, recouvert d'airelles et de myrtilles et développant des couches d'humus brut importantes. Ainsi, le milieu



est toujours assez acide et se dessèche facilement et superficiellement en été. La germination est ainsi inhibée et doit être soutenue par un travail du sol : nous observons des sortes de labours ainsi que des « écroûtages » localisés pour favoriser la reprise des nombreuses plantations aussi bien que des semis. Les jeunes plants d'une année qui ne dépassent guère 12 cm y.c. les racines sont systématiquement introduits sur la motte à l'aide de tubes de plantation. Cette technique artisanale permet aux meilleurs ouvriers d'introduire 2000 plants/jour !



Les jeunes plantations sont alors « dépressées » après 15 – 20 ans, une opération qui permet d'éliminer une grande partie des brins de bouleaux indésirables, mais aussi de favoriser le pin par rapport à l'épicéa. Les ouvriers sylviculteurs souvent à leur propre compte reçoivent l'ordre de ménager 2000 à 3000 tiges dans l'étage dominant, suivant la station et les objectifs du propriétaire. Ces soins peuvent être répétés 10 ans plus tard. La qualité du travail est contrôlée quantitativement par des sondages effectués tant par l'exécutant que par le mandant. Il est pour nous étonnant de constater combien les objectifs quantitatifs sont importants et suivis !





Suivent 1 à 2 éclaircies à l'âge de 35 et 70 ans, durant lesquelles on éclaircit sur la base d'un système dense de layons à l'aide de récolteuses ; les bois affichent un volume moyen de $0,07\text{m}^3$. Ceci est à peine croyable, mais le bois se vend en tant que bois de feu et de cellulose. Des essais sont en cours pour fertiliser les sols après les éclaircies et donner ainsi un surplus de vigueur à ces boisements affichant un accroissement moyen de $3,5\text{m}^3/\text{ha},\text{an}$. On y applique des boues d'épuration provenant de Stockholm (riches en N, Br et Mg) tout en feignant ignorer les teneurs en métaux lourds.

Ainsi découvrons-nous en forêt productive un mode très agricole de pousser la production : on optimise tant les interventions que les mesures d'amélioration de la station et du sol. Cette démarche est évidemment bien loin de ce que nous pratiquons en Suisse...

Le même raisonnement productiviste se retrouve dans les démarches et calculs faits pour atteindre un effet de puits de carbone maximal tel que préconisé par le protocole de Kyoto. On souhaite, à l'aide de mesures d'assolement, de fumure, de sélection des plants ainsi que de l'introduction d'essence plus productive comme le « pinus contorta », augmenter le volume sur pied moyen de $140\text{m}^3/\text{ha}$ à $200\text{m}^3/\text{ha}$ ou plus pour obtenir un vrai effet de puits. Aussi la valorisation des bois est-elle poussée à son paroxysme, tant pour le bois énergie en plaquettes que pour les bois d'industrie ou pour les sciages au diamètre fort restreint d'ailleurs : on scie jusqu'à 10 cm de diamètre !



La fin du cycle qui se situe actuellement à 140 ans environ se termine par des coupes rases et plantations consécutives. Toutes ces exploitations de liquidation sont faites mécaniquement par des récolteuses et des porteurs sans grand égard pour le sol. Nous constatons des traces de véhicules sur tout le parterre des coupes rases, mais celles-ci sont acceptables si elles résultent d'une coupe d'hiver sur sol enneigé et gelé. On nous affirme que les frais d'exploitation sont ainsi très restreints et se situent vers 10.- FrS/m³ rendu pour un arbre moyen de $0,20\text{m}^3$ seulement. Il faut relever que du bois

mort sur pied ainsi que quelques îlots de vieux bois ou de bois constituant des biotopes intéressants sont préservés sur les coupes rases. Des lisières boisées sont également maintenues au contact de marais et autres mouilles peu boisées. Cela ne manque néanmoins pas de nous interpellier quand on considère la surface moyenne de 30 – 40 ha d'un seul tenant prônée en coupe rase !

Nous apprenons enfin que – cerise sur le gâteau – tout cela se fait en conformité avec le label SFC. On pousse même la plaisanterie jusqu'à tenter des brûlis contrôlés après coupe rase pour simuler une évolution naturelle en forêt boréale où des incendies spontanés se produisent semble-t-il tous les 200 – 300 ans.

Toujours est-il qu'il faut de temps à autre limiter l'épaisseur de l'humus brut, si l'on veut maintenir la prééminence du pin sylvestre.

Nous rentrons d'un périple aussi harassant qu'intéressant et nous sentons véritablement interpellés sur plusieurs certitudes que nous avons l'habitude de ne jamais remettre en question. Rien de tel qu'un dépaysement radical pour retrouver les valeurs fondamentales.



Jean-Philippe Mayland, 28/05/09